

## Notre futur sera éclatant : la lumière et la ville réenchantée

– Josianne Poirier

Vu d'un avion, le paysage nocturne de la ville évoque un bijou scintillant, un alliage de matériaux précieux. Cette image idéalisée se constitue à partir d'un jeu complexe d'ombre et de lumière, de composantes magnifiées par l'éclairage et d'autres confinées à la pénombre, comme effacées du portrait d'ensemble. Révélation et occultation constituent les facettes antinomiques d'un même phénomène, celui qui consiste à mettre en scène l'espace urbain par la lumière – éclairage architectural, projection vidéo monumentale, œuvres d'art médiatique, etc. Jouissant d'un vif engouement depuis le début du XXI<sup>e</sup> siècle, ces pratiques esthétiques se voient conférer le pouvoir de réenchanter la ville. Cette tendance s'exprime de façon éloquente à Montréal, où « des bascules illuminées comme des fusées » contribuent à en faire « non seulement une ville féérique, mais une ville habitée par une réelle magie<sup>1</sup> », tout comme il nous est promis que le lancement des célébrations de son 375<sup>e</sup> anniversaire sera « poétique, féérique et fantaisiste » puisque « toute la ville sera illuminée, même le mont Royal<sup>2</sup> ! ». Je propose de prendre au sérieux cet imaginaire de l'enchantement pour examiner ce à quoi il fait référence, consciemment ou non.

D'emblée, les propriétés spécifiques de la lumière sont mystérieuses et fuyantes. Elle est cet agent qui rend les choses visibles, mais qui est lui-même invisible. Nous pouvons identifier la source des photons – la flamme d'une chandelle, un tube fluorescent – ainsi que leur surface d'arrivée – la page d'un livre, une brume dans l'air –, mais le chemin qu'ils empruntent se dérobe à notre œil. L'éclairage est complice de la vue, sens primordial de notre perception des particularités matérielles de l'espace et, si l'obscurité effraie souvent, c'est justement parce qu'elle soustrait à notre regard les caractéristiques de notre environnement. Cependant, un surplus de lumière peut générer un effet similaire à la noirceur. Que l'on songe au flash d'un appareil photo ou à l'éblouissement du jour lorsque nous sortons d'une salle de cinéma, une trop grande et subite clarté fait violence à notre rétine. La lumière est donc cette compagne qui nous aide à voir le monde, mais son efficacité contingente demeure associée à l'obscurité. Sans un dosage adéquat, la lumière est source d'aveuglement et suspend la perception visuelle.

La nature des choses semble aussi se modifier sous l'effet de certains rayons : un objet banal paraît flotter dans le vide grâce à un travail méticuleux de l'ombre qui l'entoure, un visage doux et amical prend des airs démoniaques lorsqu'il est éclairé en contre-plongée. Aucun autre médium ne dispose de ce pouvoir transformateur d'autant plus radical et impressionnant qu'il n'altère pas physiquement ce sur quoi il agit. Le temps d'une projection vidéo monumentale, la façade d'un édifice s'écroule. L'illusion visuelle est parfaite bien que notre esprit ne soit pas complètement dupe : il est évident que la construction est intacte. Les pierres grises sont demeurées en place et la main ressent leur texture lorsqu'elle effleure la paroi. À cet égard, Barthes écrivait que « le toucher est le plus démystificateur de tous les sens, au contraire de la vue, qui est le plus magique<sup>3</sup> ». L'éclairage participe à cette opération magique. Le simple fait d'appuyer sur un commutateur peut métamorphoser complètement une scène, rendre visible ce qui est absent ou faire disparaître ce qui est présent.

Si notre imaginaire de l'enchantement navigue entre l'évocation surannée de rites occultes pratiqués au clair de lune et autres incantations secrètes pour chasser les esprits malfaisants – toutes choses éloignées de notre quotidien –, la croyance magique n'en demeure pas moins un principe actif de nos vies lorsque des relents de superstition nous empêchent de passer sous une échelle ou nous amènent à chercher un trèfle à quatre feuilles au milieu d'un champ. Quelle est donc cette force qui dicte ces actions contraires à l'entendement, à notre rationalité moderne? Plutôt que de s'attacher à l'analyse du propre de chacun de ces gestes, *l'Esquisse d'une théorie générale de la magie*<sup>4</sup>, de Marcel Mauss et Henri Hubert, oriente notre attention vers ce qu'il y a de commun à toutes les formes de magie : la croyance. La magie est une croyance collective où l'identité du sorcier et les formes singulières du rituel ont moins d'importance que la somme des traditions dont ils héritent et qu'ils reconduisent avec espoir. Cette croyance est concédée *a priori* et non pas à la suite de la perception des effets de l'opération magique. Elle est mue par des désirs et des émotions collectives, et elle répond à un besoin. C'est parce qu'il y a maladie ou sécheresse que l'on consulte le chaman. Pour le formuler autrement, le recours à la magie vise un changement d'état, l'imposition ou la suppression d'une situation, la fin d'une épidémie ou l'arrivée de la pluie. En cela, elle est un art de la transformation.

À cette transformation s'attache une promesse : ce qu'il y a devant sera mieux que ce qu'il y a derrière. Elle renvoie à un futur, à un effet différé qui distingue justement la croyance du voir, de l'expérience immédiate<sup>5</sup>. Est-ce à dire que dans l'invocation du caractère « magique » des illuminations spectaculaires se dessine en filigrane la promesse d'un avenir meilleur?

À plusieurs moments de son histoire, l'architecture, par ses matériaux, ses effets et ses images, a incarné cette promesse de transformation de la société. D'aucuns ont soutenu qu'il fallait changer les formes du vivre-ensemble pour changer les individus ou, à tout le moins, qu'une nouvelle organisation sociale ne pourrait naître dans l'étui de celle qu'ils cherchaient à annihiler. Ce désir de conjuguer esthétique et politique imprègne particulièrement les années qui suivent la fin de la Première Guerre mondiale. En divers lieux et sous les auspices de différentes idéologies, des projets d'utopies urbaine et architecturale font la part belle au verre, aux vertus de sa transparence et aux métamorphoses induites par le jeu des reflets sur sa surface. Le *Monument à la Troisième Internationale* de Vladimir Tatline, s'il avait vu le jour, aurait pris l'apparence d'une grande tour composée d'une double spirale d'acier et de trois vastes volumes de verre logeant et révélant les activités de la Komintern. Enfant de la Révolution d'octobre de 1917, la tour aurait symbolisé le programme politique du gouvernement communiste qui se met en place en Russie, la pureté de ses intentions et son désir d'ouverture au peuple. En Allemagne, les projets architecturaux de Bruno Taut et de ses collègues expressionnistes misent également sur les effets kaléidoscopiques du verre, sur la longue tradition qui a fait du cristal un symbole de transcendance et de changement<sup>6</sup>. En 1920, Taut publie *Die Auflösung der Städte* (La dissolution des villes), un pamphlet dans lequel il présente une société utopique où les villes ont été remplacées par des

communes de taille modeste et où toute forme d'institution est chose du passé. Quelques grandes structures de verre ponctuent le paysage, lieux de rencontre et emblèmes de ces communautés anarchistes<sup>7</sup>.

Certes, il n'est pas anodin qu'une grande part de cette plastique chatoyante de la société nouvelle n'ait jamais vécu que dans l'encre de ses publications et dans le bois et le papier mâché de ses maquettes. Qui plus est, il faut reconnaître la capacité limitée du cadre bâti à dicter le changement social, d'autant qu'aucune esthétique n'est intrinsèquement porteuse d'une idéologie – ce que nous rappellent les similarités entre l'art nazi et le réalisme socialiste<sup>8</sup>. La transformation radicale de nos modes d'être-ensemble n'a pas été achevée, mais le verre s'est néanmoins taillé une place de choix dans la matérialité de la ville. Les gratte-ciel et leur enveloppe réfléchissante témoignent désormais du succès d'une logique en tous points opposée à l'anarchisme mis de l'avant dans le projet de Taut. Les illuminations de cette architecture cristalline multiplient bel et bien les effets kaléidoscopiques et évanescents, mais l'idée d'un projet collectif soucieux de l'émancipation de tous semble avoir été reléguée au second plan de ces images de la transformation. Le choix des sites qui bénéficient d'un éclairage « enchanteur » s'accompagne par ailleurs du risque de magnifier certaines réalités sociales au détriment d'autres moins réjouissantes, comme l'illustre la courte histoire suivante.

Le 24 octobre 2013 a lieu l'inauguration de la mise en lumière de l'édifice 2-22. Orchestré par Lorraine Pintal<sup>10</sup>, l'événement baptisé « Rallumons le Red Light » propose une succession de numéros de cirque, de danse, de théâtre et de chant. Les performances se déroulent dans la rue ainsi que sur les passerelles situées en façade de l'immeuble, qu'un mur-rideau permet d'apercevoir depuis l'extérieur. L'ambiance est joyeuse. Le dispositif d'éclairage architectural conçu par la firme Moment Factory révèle tout son potentiel spectaculaire.

Le titre de la soirée est trompeur. L'intersection du boulevard Saint-Laurent et de la rue Sainte-Catherine, où se dresse maintenant l'édifice 2-22, joue depuis longtemps un rôle central dans la vie nocturne de Montréal. Au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, les cabarets, bordels et autres salles de jeux de ce secteur ont largement contribué à la réputation de ville festive de la métropole. Toutefois, plusieurs générations de politiciens – dont le plus vigoureux fut certainement le maire Jean Drapeau dans les années 1950 – ont eu à cœur « d'assainir la ville », de fermer ces lieux qu'ils jugeaient dépravés au profit d'une image plus convenable. La lutte contre la prostitution a conduit à une diminution des activités qui lui sont liées, mais celles-ci n'en demeurent pas moins présentes. Ainsi, le thème de l'événement recèle une contradiction dont les deux termes posent problème : il laisse entendre que l'industrie du sexe appartient au passé de ce quartier alors que s'accumulent les preuves du contraire, tout en affichant une forme de regret face à la disparition de cette vie qui dérange, vie que l'on a délibérément cherché à éteindre mais que l'on se sent en droit de célébrer malgré tout. Cet enjeu n'a pas retenu l'attention – et plus particulièrement la réflexion collective nécessaire sur les conditions de travail des personnes qui se prostituent ou encore sur les effets de la revitalisation urbaine sur les populations marginalisées – alors que tous les regards étaient tournés vers le scintillement de l'architecture. L'éclairage spectaculaire, les performances et les discours ont conjointement donné corps à une vision factice du réel, reléguant au passé des pratiques toujours vivantes, sans pour autant hésiter à exploiter leur potentiel de séduction.

L'opération magique est souvent portée par un tel désir de croire qu'elle résiste à toute explication rationnelle, permettant que la portée du sort se perpétue malgré la démonstration qui devrait la pulvériser. Ce qui semble de prime abord défier un esprit cartésien s'appréhende plus aisément lorsque l'on considère ce qu'il y a perdre ou à gagner dans la rupture du charme<sup>11</sup>. S'il y a plus d'avantages à tirer de l'enchanteur, pourquoi chercher à le combattre ? Pourquoi accepter la désillusion ? Dans cette perspective, la proposition d'un espace urbain réenchanté est évidemment plus enviable que le constat des inégalités qui le façonnent et de l'appel à l'action que générerait ce constat. Il se produit alors un effet à contre-courant de celui escompté. Le dispositif à l'origine de la féerie reconduit le *statu quo* plutôt que de générer une transformation palpable. Mais il le fait de telle sorte que le voile lumineux qui se dépose sur la ville la nuit colore notre espoir d'une vie bonne.

Bien sûr, nous ne sommes pas bêtement envoûtés par les illuminations architecturales, incapables de jugement critique face à ce spectacle. Cette investigation de l'imaginaire de la magie associée aux lumières urbaines pourra paraître ésotérique à certains égards et constituer elle-même un leurre quant aux réels enjeux de ces pratiques d'esthétisation de notre environnement, qui ne sont que des moyens et non une fin en soi. Dans un contexte où les villes sont placées en compétition constante pour attirer les capitaux – sièges sociaux d'entreprises, touristes, familles de la classe moyenne aisée – l'embellissement du cadre bâti sert avant tout des intérêts économiques. Il est l'expression de la course à la distinction qui accapare notamment Montréal et ses « rivales ». Ce qu'il faut relever, toutefois, c'est que les liens entre les investissements dans l'image de la ville et l'afflux de capitaux ne sont nullement avérés<sup>12</sup>. L'efficacité de ces politiques urbaines tient davantage de la croyance, de la pensée magique, que d'une approche rationnelle. La lumière, de par ses propriétés spécifiques, sied parfaitement à cette croyance, et l'image étincelante de la ville porte l'enthousiasme de sa reconduction.

1. Nathalie Petrowski, « La magie de Montréal », *La Presse*, 23 décembre 2015.
2. Réjean Bourdeau, « 375<sup>e</sup> de Montréal : un lancement tout en lumière », *La Presse*, 25 avril 2016.
3. Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Éditions du Seuil, 2014 (1957), p. 167.
4. Marcel Mauss et Henri Hubert, « Esquisse d'une théorie générale de la magie », dans Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, 13<sup>e</sup> éd., Paris, Presses universitaires de France, 2013 (1902), p. 3-141.
5. Michel de Certeau, « Une pratique sociale de la différence : croire », *Publications de l'École française de Rome*, vol. 51, no 1 (1981), p. 363-383.
6. Rosemarie Haag Bletter, « The Interpretation of the Glass Dream – Expressionist Architecture and the History of the Crystal Metaphor », *Journal of the Society of Architectural Historians*, vol. 40, no 1 (1981), p. 20-43.
7. *Ibid.*
8. Susan Buck-Morss, *Voir le capital. Théorie critique et culture visuelle*, Paris, Les Prairies ordinaires, 2010.
9. L'édifice 2-22 abrite sous son toit notamment une radio communautaire (CIBL), une billetterie centralisée (La Vitrine), un centre d'exposition (VOX) et un centre de documentation (Artexte).
10. Lorraine Pintal est metteuse en scène et directrice du Théâtre du Nouveau Monde, une institution située à quelques pas de l'édifice 2-22.
11. David Morgan, « Enchantment, Disenchantment, Re-Enchantment », dans James Elkins et David Morgan (dir.), *Re-Enchantment*, New York, Routledge, 2009, p. 3-22.
12. Graeme Evans, « Measure for Measure: Evaluating the Evidence of Culture's Contribution to Regeneration », *Urban Studies*, vol. 42, nos 5-6 (2005), p. 959-983.